

BOUBACAR BORIS DIOP

MURAMBI,
LE LIVRE DES
OSSEMENTS

Roman

Postface de l'auteur

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Pour la mère
À El-Hadj Mama

Ouvrage publié avec le concours du Conseil régional
de Basse-Normandie et du Centre régional
des Lettres de Basse-Normandie.

© Zulma, 2011 ; 2014 ; 2020 pour la présente édition.

Publié en accord avec l'Agence littéraire
Pierre Astier & Associés.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
ou sur *Murambi, le livre des ossements*
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

I

LA PEUR ET LA COLÈRE

Hier, je suis resté à la vidéothèque un peu plus tard que d'habitude. Il faut dire qu'il n'y avait pas eu beaucoup de clients au cours de la journée, ce qui est plutôt surprenant à cette période du mois. Pour m'occuper, je me suis mis à ranger les films sur les rayons, dans l'espoir que quelqu'un viendrait m'en louer un au dernier moment. Ensuite, je suis resté debout quelques minutes sur le seuil du magasin. Les gens passaient sans s'arrêter.

J'aime de moins en moins ce coin du marché de Kigali où je me suis installé il y a neuf ans. À cette époque, nous nous connaissions tous. Nos boutiques formaient un petit cercle près du carrefour. Quand les clients étaient rares, nous pouvions au moins nous retrouver autour d'une bière, entre amis, pour nous plaindre de la dureté des temps. Hélas, au fil des mois, toutes sortes de gens – tailleurs, vendeurs de légumes ou de tissus, bouchers et coiffeurs – ont pris possession du moindre morceau de trottoir. Il en a résulté un chaos assez pittoresque et sympathique, mais pas forcément bon pour les affaires.

Vers neuf heures et demie, il m'a bien fallu rentrer à Nyakabanda, presque sans un sou en poche. Sur le chemin de la gare routière, j'ai entendu des sirènes hurler et j'ai pensé qu'il y avait encore eu un incendie dans les bas quartiers de la ville.

Un char de la garde présidentielle était en position à l'entrée de la gare. Un des trois soldats en tenue de

combat m'a demandé poliment ma carte d'identité. Pendant qu'il se penchait pour la lire, j'ai suivi son regard. Ça n'a pas loupé : la première chose qui les intéresse, c'est de savoir si vous êtes censé être hutu, tutsi ou twa.

— Ah, tutsi... , a-t-il dit en plongeant ses yeux dans les miens.

— C'est marqué dessus, non ? ai-je répliqué avec une petite grimace de mépris.

Il a paru hésiter un peu puis m'a rendu ma pièce d'identité en hochant la tête. Je suis reparti en maugréant mais un deuxième soldat m'a rappelé. Il avait l'air beaucoup moins commode que son collègue. Il a désigné mon pantalon et a dit avec sévérité :

— Arrange d'abord ta braguette, mon ami.

Je me suis exécuté en souriant bêtement. Je devais avoir l'air malin.

— Oh ! Merci. Je n'avais pas fait attention.

— Tu travailles dans ce marché ?

« Quel crétin ! » ai-je pensé.

— C'est parce que je ne travaille pas dans ce secteur du marché que je suis venu jusqu'ici pour prendre un car.

J'avais parlé sur un ton sec, pour lui montrer à quel point je trouvais sa question stupide.

— Et tu travailles où, alors ?

Vraiment un drôle de numéro. Pourquoi ce mot « alors » ? J'ai failli le lui demander, mais il ne semblait pas du tout plaisanter.

— Je suis Michel Serumundo, le propriétaire de la vidéothèque Fontana, ai-je répondu en essayant de paraître modeste.

Malgré mon irritation manifeste, le sens des affaires a vite repris le dessus. Je lui ai dit que je louais surtout

des films de guerre. Après tout, des soldats doivent aimer les bombardements, les embuscades et toutes ces choses-là. Allais-je lui parler aussi de ces films un peu spéciaux pour adultes ? J'ai décidé que non. Il m'a rendu ma pièce d'identité. Ça se voyait qu'il était en train de se dire est-ce que ça va bien la tête, celui-là.

D'une petite tape sur l'épaule, il m'a fait signe de partir :

— C'est bon, vas-y.

J'ai compris plus tard qu'il m'avait pris pour un fou. J'ai senti en m'éloignant leurs regards intrigués sur moi. Je me suis demandé ce qu'ils pouvaient faire à l'entrée du marché à pareille heure. La question m'a trotté un instant dans la tête. Il est vrai que cette partie du marché de Kigali attire presque tout le temps une foule très nombreuse. Elle intéresse donc les poseurs de bombes qui y ont commis en mars dernier deux attentats, dont l'un a causé la mort de cinq personnes. Pourtant, je ne me souvenais pas d'avoir vu des militaires à cet endroit en dehors des heures d'affluence. Que pouvait bien signifier leur présence en ces lieux ? Ils avaient peut-être eu des informations. J'ai repensé au hurlement des sirènes et j'ai commencé à me sentir un peu inquiet.

La gare routière était quasi déserte. Je suis entré dans l'unique car en stationnement. Les passagers étaient silencieux. Au bout de quelques minutes d'attente dans une atmosphère pesante, le chauffeur a appelé son apprenti :

— Ça va. On part.

C'est seulement lorsque des soldats, très nerveux, ont bloqué notre car devant Radio-Rwanda que j'ai deviné qu'on n'était pas un jour comme les autres.

Le chauffeur qui roulait à très vive allure a dû frei-

ner à mort devant le barrage. Aussitôt, des soldats ont surgi de partout, les yeux fous. Ces idiots étaient vraiment prêts à nous tirer dessus. Ils ont réclamé ses papiers au chauffeur et l'un d'eux a braqué sa torche électrique sur nos visages. Il s'est longuement arrêté sur le mien et j'ai cru qu'il allait me faire descendre.

L'autre a rudoyé le chauffeur :

— Tu n'as pas vu le barrage, toi ?

— Pardon, patron.

Il chiait dans son froc, le chauffeur. Sa voix tremblait.

Nous avons fait demi-tour et un gros monsieur moustachu, en veste bleue, a lancé d'une voix forte et presque joyeuse :

— Cette fois-ci ils ne blaguent pas, hein !

J'ai attendu qu'il ajoute quelque chose, mais il n'a rien dit de plus.

J'ai demandé :

— Que se passe-t-il ?

Le type m'a foudroyé du regard. Il a semblé soudain très furieux contre moi.

— C'est ça, a-t-il lâché froidement sans me quitter des yeux, on va encore nous dire que c'est un malheureux accident.

Je me suis fait tout petit dans mon coin. La plupart des passagers étaient d'accord avec le monsieur et répétaient que cette fois-ci ça n'allait pas se passer comme ça. Ils disaient que ça allait être la fête pour les miliciens. Mon sang s'est glacé. Les miliciens Interahamwe. Ces types qui n'ont qu'une seule raison de vivre : tuer des Tutsi. Quelqu'un a déclaré qu'il avait vu la boule de feu tomber du ciel.

— C'est un message de Dieu, a assuré le monsieur au costume bleu.

— Savez-vous que l'avion est tombé sur le gazon de son jardin ?

— Sur le gazon ?

— Dans son jardin ?

— Oui, dans sa maison !

— Ça, c'est un vrai signe de Dieu.

— Dieu aimait cet homme ! Tous les chefs d'État du monde le respectaient.

— Ce sont des jaloux, a ajouté un autre. Le président Mitterrand lui a donné l'avion en cadeau et ils ont dit : puisqu'on ne peut pas en avoir un comme ça, on va le détruire !

Apparemment, j'étais le seul à ne pas savoir que l'avion de notre président, Juvénal Habyarimana, venait d'être abattu en plein vol par deux missiles, ce mercredi 6 avril 1994.

Mon cœur s'est mis à battre très fort et j'ai ressenti une folle envie de parler à quelqu'un. Je me suis tourné vers mon voisin de gauche qui n'avait pas ouvert la bouche une seule fois. Il tenait une fillette de cinq ou six ans sur ses genoux. Elle était charmante, avec sa robe à fleurs d'un rouge écarlate. En fait, l'homme pleurait en cachette. Était-ce la mort d'Habyarimana qui le rendait si triste ? Ce n'était pas impossible, mais cela m'aurait quand même étonné. En général, les gens ne pleurent pas leur président quand la télévision n'est pas là pour les filmer. C'est vrai, ils en font tellement baver aux petites gens, ces présidents africains, qu'ils ne doivent quand même pas se faire trop d'illusions. Simple question de logique. Pourtant l'inconnu m'a énormément touché. Pendant qu'il s'efforçait en vain de retenir ses larmes, la fillette s'amusait à lui chatouiller l'oreille avec une plume d'oiseau et son petit rire clair résonnait dans le car. Lorsque nous avons dépassé

ce dispensaire qui s'appelle, je crois, « Le Bon Samaritain », le chauffeur a tourné à droite et a dit d'un air maussade en se garant :

— Tout le monde il descend ici.

— Et mes bagages ? a protesté une femme qui avait un lourd panier à côté d'elle.

— Panne de moteur, a fait sèchement le chauffeur.

Je l'ai traité de salaud, mais il a continué à regarder droit devant lui. Il était d'une mauvaise foi totale. Puis, s'adressant à son apprenti, il lui a lancé, comme à regret :

— Hé, toi, rends-leur l'argent.

Il crevait de peur depuis l'incident devant Radio-Rwanda et il pensait sans doute que le plus simple était de rentrer chez lui. La garde présidentielle et la gendarmerie étaient partout avec leurs voitures à gyrophares et aux sirènes hurlantes. On aurait dit une ville en état de siège.

J'ai dû me taper trois kilomètres à pied pour rentrer chez moi à Nyakabanda. Des groupes de jeunes s'affairaient à bloquer les grandes avenues et l'entrée de chaque quartier avec des troncs d'arbres, des pneus, de grosses pierres et des carcasses de voitures. On voyait aussi des barrières plus classiques formées d'une simple grille en fer. Ils faisaient les choses avec sérieux et une sinistre application, sans trop de tapage, s'éclairant à la lueur des torches. Parfois ils discutaient assez vivement à propos de l'emplacement d'une barrière. Leur chef arrivait très vite pour donner des ordres et tout le monde se remettait au travail.

Malgré l'heure tardive, Séraphine m'attendait sur le seuil de la maison, le visage grave.

— Où sont les enfants ? ai-je dit.

— Seul Pierrot est absent.

Encore lui. Il y avait toujours des problèmes avec cet étourdi de Jean-Pierre.

— Je vais le chercher.

— Où ? a demandé Séraphine. La radio vient de dire que tout le monde doit rester chez soi.

Cela n'avait aucun sens. Ce n'était pas un jour où je pouvais laisser hors de la maison mon fils de douze ans. Quiconque connaît le Rwanda savait qu'il allait se passer des choses terribles.

— Et ici, ça va ? ai-je fait en désignant du menton l'intérieur de la maison.

Nous partageons ses deux bâtiments avec une famille hutu. Les parents étaient corrects mais leur fils, un milicien Interahamwe du genre forcené, se montrait souvent désagréable avec nous. Un jour, je l'ai surpris en train de fouiner dans nos affaires. J'ai refermé la porte et je lui ai dit : « Défends-toi, petit. » Il aime rouler les mécaniques pour impressionner les filles du quartier, mais il ne sait pas se battre. Il a reçu une correction qu'il n'oubliera jamais. Je suppose d'ailleurs qu'il a dû pas mal y repenser ces dernières heures. Oui, pour eux, le moment est venu de régler ces comptes-là aussi. Chaque Interahamwe a probablement sa liste de petits copains tutsi à liquider.

— Les voisins ? Ils ne m'ont pas adressé la parole de toute la soirée, a dit Séraphine.

— Et notre jeune imbécile, il est là ?

— Ne crie pas, Michel, je t'en supplie. Il a disparu. J'ai deviné qu'il était de ceux qui installaient des barrières à tous les carrefours de la ville.

Séraphine a voulu dire quelque chose, puis s'est retenue au dernier moment.

La situation était affreusement limpide, mais je ne voulais pas l'inquiéter davantage.

— Ne t'en fais pas, Séra, ils savent que le monde entier les observe, ils ne pourront rien faire.

— Tu crois ?

— Bien sûr.

Dans mon for intérieur, je savais que c'était faux. La Coupe du monde de football allait bientôt débiter aux États-Unis. Rien d'autre n'intéressait la planète. Et de toute façon, quoi qu'il arrive au Rwanda, ce serait toujours pour les gens la même vieille histoire de nègres en train de se taper dessus. Les Africains eux-mêmes diraient, à la mi-temps de chaque match : « Ils nous font honte, ils devraient arrêter de s'entre-tuer comme ça. » Puis on passerait à autre chose. « Vous avez vu ce retourné acrobatique de Kluivert ? » Ce que je dis là n'est pas un reproche. J'ai moi-même souvent vu à la télé des scènes difficiles à supporter. Des types portant de larges combinaisons, en train d'extraire des corps d'un charnier. Des nouveau-nés qu'on balance en rigolant dans des fours à pain. Des jeunes femmes qui s'enduisent le cou d'huile avant d'aller au lit. Elles disent : comme ça, quand les égorgeurs viendront, la lame de leur couteau fera moins mal. J'en souffrais sans me sentir vraiment concerné. Je ne me rendais pas compte que si les victimes criaient aussi fort, c'était pour que je les entende, moi, et aussi des milliers d'autres gens sur la Terre, et qu'on essaie de tout faire pour que cessent leurs souffrances. Cela se passait toujours si loin, dans des pays à l'autre bout du monde. Mais, en ce début d'avril 1994, le pays à l'autre bout du monde, c'est le mien.

Ma conversation avec Séraphine avait eu lieu dans la rue. Elle m'a dit :

— Entre au moins quelques minutes, les enfants seront contents de te voir.

— Ils ne sont pas encore couchés ? Il est onze heures du soir.

— Le maître leur a annoncé qu'ils n'ont pas classe demain. Alors...

— Bon, je vais les taquiner un peu.

Aussitôt après avoir dit cela, je me suis rendu compte pour la première fois de la soirée que nous commençons à avoir peur de notre propre maison. Je suis entré. Les volets des voisins étaient hermétiquement clos. Ils écoutaient cette radio des Mille Collines qui lance depuis plusieurs mois des appels au meurtre totalement insensés. C'était nouveau, cela. Jusqu'ici, ils avaient suivi ces stupides émissions en cachette. J'ai trouvé les enfants au salon. En jouant avec eux, je me suis souvenu du monsieur qui pleurait sans bruit dans l'autocar. Je suis ensuite ressorti pour aller à la recherche de Jean-Pierre. Je comptais aussi faire un saut au magasin pour mettre à l'abri certains objets précieux que l'on m'avait confiés. Les pillards pouvaient entrer en action à tout moment. Des pillages et un ou deux milliers de morts, ce serait presque un moindre mal. Je n'exagère pas. Il y a longtemps que ce pays est devenu complètement fou. De toute façon, cette fois-ci, les assassins avaient un prétexte en or : la mort du président. Je n'osais pas espérer qu'ils se contenteraient d'un peu de sang.

Je me suis assis à côté du chauffeur. Il a mis le moteur en marche et a demandé laconiquement, comme à son habitude :

— Direction, chef ?

— On fait un saut à la maison, Danny. Le vieux insiste pour me parler.

Il démarre dans un nuage de poussière. En temps normal, le trafic est très dense dans cette partie de Kibungo. Cet après-midi, les rues sont désertes. Les habitants sont cloîtrés chez eux depuis deux jours. Seuls circulent les éléments des forces de sécurité et les miliciens Interahamwe comme moi. Je sens une discrète excitation chez Danny. Je ne lui en ai rien dit, mais il sait que des événements très importants vont avoir lieu. Cela fait quarante-huit heures qu'il me conduit d'une réunion à l'autre. La nuit dernière, j'ai d'ailleurs dû lui dire de rentrer sans moi, car il était évident que notre rencontre avec les préfets et les bourgmestres n'allait pas prendre fin avant l'aube.

Je pousse la porte de la maison. Ma sœur Hortense est en train de faire frire des bananes plantain dans la cuisine en plein air, juste à gauche de l'entrée.

— Salut, petite sœur !

Elle s'approche de moi et me glisse gaiement à l'oreille, avec des mines de complotreuse :

— Va vite voir le vieux. Mais je t'avertis : il est fâché contre toi.

— J'étais très occupé, moi. Il ne peut pas compren-

dre ça ?

— Tu le connais. Il dit que tu es un mauvais fils.

Dès qu'elle entend ma voix, Mère sort de la chambre du vieux. Nous nous croisons dans la cour. Elle tient à la main un petit plateau. Des bouts de coton flottent au-dessus d'un mélange de pus, de sang et d'alcool de Dakin.

— Je viens de lui faire son pansement, dit-elle.

— Ça s'arrange au moins, cette plaie à son bras ?

Mère se tait un moment. Elle n'est pas très bavarde et peut-être ne veut-elle pas répondre. Finalement elle fait non de la tête.

— Viens, dis-je. Nous allons l'obliger à recevoir un médecin.

— Il m'a chassée de sa chambre. Il dit que vous devez parler entre hommes.

Je baisse les yeux. Le vieux a toujours été très dur avec elle. Cependant, même si elle en souffre, elle n'en laisse jamais rien paraître.

Après avoir écarté le rideau, je dois attendre quelques secondes sur le seuil, le temps d'habituer mes yeux à l'obscurité de la pièce. Comme toutes les chambres de vieillard, celle-ci est encombrée d'objets inutiles qui la rendent encore plus exigüe et étouffante. Deux photos sont collées au mur, juste au-dessus du montant du lit. Sur l'une d'elles, Grégoire Kayibanda, le premier président du Rwanda, serre la main du roi Baudouin de Belgique. Kayibanda paraît très fier de vivre ce moment historique, et le roi des Belges, ganté de blanc, a l'air un peu distrait ou dédaigneux. L'autre photo est le portrait officiel du major-général Juvénal Habyarimana. Celui-là même que nos ennemis viennent d'assassiner. Il est souriant et son regard pétille d'intelligence.